

père à s'arrêter devant chaque boutique, ce que celui-ci fait avec une complaisance admirable.

Mais, arrivé sur le boulevard du Temple, Dodolphe veut aller à droite pour voir les figures de cire, Polyte veut qu'on tourne à gauche pour voir le Château-d'Eau.

Se sentant tirailé des deux côtés, notre homme marié bonne d'enfants est fort embarrassé ; pour la première fois il ne peut contenter en même temps ses deux fils, mais il fait ce qu'il peut pour les mettre d'accord, en leur disant :

« Mes amis... nous ne pouvons pas aller en même temps des deux côtés... si cela se pouvait, certainement je ne demanderais pas mieux ; vous savez bien que je n'ai pas l'habitude de vous contrarier.

—Je veux voir les figures de cire, moi !... dit le plus grand.

—Je veux aller au Château.dodo... dodo... na ! crie le plus petit, qui est déjà rageur et commence à taper des pieds comme une grande personne, ce qui fait l'admiration de son père.

—Non... nous irons par là... n'est-ce pas, papa ?...

—Non... par ici... petit pepère... »

Les deux mioches recommencent à tirer l'auteur de leurs jours en s'attachant chacun à un pas de sa redingote. Notre homme a envie de pleurer ; mais enfin, s'apercevant que, s'il n'y met ordre, il va se trouver bientôt réduit à une veste, il prend une belle résolution, et, faisant une grosse voix, se met à crier :

« Ah ! corbleu, Messieurs, si vous ne finissez pas, je vais m'en aller et vous laisser là tous les deux... fichtre !... et la garde viendra vous prendre... fichtre... et en vous arrêtera comme des mauvais sujets... ah ! ah ! ce sera bien fait. »

Cette menace fait son effet. Les enfants se taisent pour un moment. Enchanté d'être parvenu à se faire obéir, notre homme les emmène avec un certain air de fierté, regardant autour de lui pour jouir de l'effet qu'il a dû produire sur les passants.

On va se placer devant les figures de cire, mais cela ne satisfait pas les deux petits garçons, qui veulent entrer dans le spectacle. Le papa s'exécute. On entre dans l'intérieur de la baraque. C'est la quinzième fois que cet homme respectable voit le spectacle des figures de cire et entend l'explication des tableaux. On accorde des prix de vertu à des gens qui n'auraient pas la force de subir cette épreuve.

Après avoir vu les figures de Curtius, les enfants ont soif. Le papa les mène dans un café et demande de la bière. On en apporte : les deux petits garçons y goûtent, font la grimace, et craquent en disant :

« Oh ! que c'est mauvais !... C'est pas sucré ! »

Le papa demande une limonade ou de l'eau sucrée qu'il donne à ses fils, et, quoiqu'il n'ait pas soif, il avale tout le contenu de la bouteille de bière, afin de ne l'avoir pas fait venir inutilement ; l'amour paternel rend capable de tout.

En sortant du café, les enfants veulent voir Polichinelle. On s'arrête devant une maison de toile. Cette fois les deux bambins ne demandent pas à entrer dans l'intérieur, ils ont déjà deviné que le plus amusant se passe à la porte. Mais comme ils se trouvent derrière des tourlourous, des bonnes, des flâneurs de toute espèce en vestes, en blouses, et même en habits, qui viennent aussi regarder Polichinelle, ils se mettent à crier :

« Papa... porte-moi... papa... bras !... bras !... »

Notre homme marié se baisse, entoure chacun de ses fils avec ses bras, les élève ainsi à la hauteur de ses épaules, et, dans cette position, se trouve avoir le nez contre les fonds de culotte de ses mioches, lesquels n'ont pas encore appris à se contenir en société. Tout n'est pas rose dans les conditions de la paternité.

Et ce cher Monsieur, qui ne voit plus rien que les deux fonds de culotte de ses fils, est encore obligé de leur expliquer le spectacle et de répondre aux questions que ceux-ci ne cessent de lui adresser :

« Papa... qu'est-ce que c'est donc que ce vilain-là... qui secoue la tête et qui veut battre Polichinelle ?

—Mon fils, c'est le commissaire.

—Tiens !... il a deux grandes cornes sur la tête... et une queue rouge...

—S'il a une queue rouge, ce n'est pas le commissaire... C'est le diable mes enfants.

—Papa, à cause de quoi que le diable veut battre Polichinelle ?

—Mon ami, c'est que probablement Polichinelle n'aura pas été sage, qu'il aura refusé de manger sa soupe et qu'il n'aura pas voulu apprendre par cœur la fable du Renard et du Corbeau.

—Papa... c'est donc le diable qui apprend des fables à Polichinelle... c'est donc son maître d'école ? »

Le papa, confondu par la profondeur de cette réflexion, faite par M. Dodolphe, qui vient d'avoir six ans, promène ses regards sur les personnes qui sont autour de lui, comme pour trouver dans les figures une expression d'admiration qui réponde à celle qu'il éprouve en ce moment pour son fils. S'apercevant que personne ne prend garde à lui, notre homme se décide à répondre,